

Les stratégies de personnalisation des psychologues sociaux: le paradigme de la présentation en situation professionnelle

Maxime Pollet, Angel Egidio¹

Résumé

Qu'est ce qui explique la grande variété de façons de se présenter chez les psychologues sociaux, et leurs rapports très diversifiés, engagés avec les éléments en lien avec leur identité de psychologue ? La présente recherche vise à apporter des éléments de réponses sur la façon dont le psychologue social, face aux représentations sociales le concernant, est amené à déployer une vision stratégique sur la façon de se présenter. Sous l'angle des stratégies d'ancrage, de positionnement social, de coping et de projet, nous explorons les éléments et décisions identitaires sous-jacents qui fondent l'identité professionnelle du psychologue social, et soutiendrons l'idée que derrière d'apparentes décisions pragmatiques se cachent des enjeux identitaires forts.

Mots-Clés : psychologie sociale, identité, personnalisation, éthique.

Resumen

¿Qué explica la gran variedad de maneras de presentarse en los psicólogos sociales, sus relaciones e informes tan variados, comprometidos con los principios vinculados a su identidad de psicólogo? La presente investigación tiene por objeto aportar elementos de respuestas sobre la forma en que el psicólogo so-

1 IPSA Institut de Psychologie et Sociologie Appliquée, Université Catholique de l'Ouest, 3 place André Leroy B.P. 10808 49008 Angers Cedex 01 mail : maxime-pollet@free.fr et angel.egido@uco.fr

cial, ante las representaciones sociales que le conciernen, se ve obligado a desplegar una visión estratégica sobre la forma de presentarse. Desde el punto de vista de las estrategias de anclaje, de localización social, de “coping” y de proyecto, exploramos los elementos y decisiones subyacentes que fundan la identidad profesional del psicólogo social, y defenderemos la idea que detrás de aparentes decisiones pragmáticas se ocultan posturas identitarias fuertes.

Palabras clave: psicología social, identidad, personalización, ética.

Abstract

What explains the different ways social psychologists present themselves, and the various and committed connections with their identity as psychologist? This research aims at bringing some answers about the way the social psychologist, facing his own social representations, adopts a strategic view when presenting himself. From the point of view of the individualizing strategies (identity, project, coping, social positioning) we explore the identity decisions which support and found the professional identity of the social psychologist, and support the idea that strong identity issues hide behind pragmatic decisions.

Keywords: social psychology, identity, personalization, ethic.

Riassunto

Cos'è che spiega l'ampia varietà di modi di presentarsi degli psicologi sociali e le loro relazioni molto diverse, impegnati con elementi legati alla identità di uno psicologo? Questa ricerca si propone di fornire alcune risposte su come lo psicologo sociale, di fronte alle rappresentazioni sociali che lo concernono, è portato a dispiegare una visione strategica su come presentare se stesso. In termini di strategie di ancoraggio, posizionamento sociale, di reazione e di progetto si esplorano gli elementi di identità e di decisioni di identità professionale soggiacenti che costituiscono le fondamenta dell'identità professionale dello psicologo sociale e si sostiene l'idea che dietro delle apparenti decisioni pragmatiche si nascondono forti problemi di identità.

Parole chiave: psicologia sociale, identità, personalizzazione, etica.

- La difficile question de l'identité professionnelle du psychologue social

1.1. *La question des représentations collectives et sociales*

A partir de notre pratique, nous avons été amené, quelque soit la fonction, quelque soit le domaine d'intervention, à nous confronter à une question que tout professionnel de la psychologie a été un jour amené à considérer, à savoir la question des représentations liées à l'énoncé de sa formation initiale et des projections dont il peut faire alors l'objet (certains diraient « être victime »). Comme nous avons pu le noter, la présence de la racine *psy* marque souvent des réactions diverses mais fortes chez les interlocuteurs, qui ne se montrent que rarement indifférents. Et ce, quelque soit le domaine d'intervention. En effet, les termes psychologue/psychiatre/psychothérapeute – souvent allègrement mélangés et confondus dans une même catégorie – sont chargés de représentations appuyées et stéréotypées, presque de croyances, bien souvent négatives.

Pour donner consistance à notre propos, citons pour illustration quelques unes de ces théories naïves, comme par exemple que les *psy* ne s'occupent que de la maladie mentale et de la psychopathologie – et que donc avoir à faire avec eux revient à reconnaître sa folie – ou encore que les psychologues sont « rêveurs et hermétiques » et usent d'un « vocabulaire inadapté » (Castro et al., 2002). Ou même, plus spécifique aux psychologues sociaux, que « tous les praticiens centrés sur l'évolution des attitudes et sur les relations humaines auraient une visée orthopédique ; ils seraient les alliés latents ou patents du capitalisme américain et du patronat oppresseur » (Maisonneuve, 1996). Rêverie jargonnante, flirt avec la folie, accointances avec une direction totalitaire (fantasmée ou non), les a priori négatifs sont nombreux, ces exemples ne faisant qu'illustrer ces visions extrêmes et foisonnantes.

Une confusion qui se complexifie, selon nous, lorsque des qualificatifs viennent préciser ces termes, comme lorsqu'on est

psychologue social, psychologue du travail, psychosociologue, des sous-ensembles de l'espèce des psychologues statistiquement moins représentés, et souvent fortement méconnus, même par les initiés. Comme nous le pointions et comme notre étude le confirmera, un psychologue est traditionnellement perçu comme traitant la maladie mentale. Dis autrement, le spectre de la psychopathologie semble régner en maître sur les représentations collectives, au moins pour la France. Seulement, un psychologue social dans sa pratique n'a d'ordinaire rien à voir avec la psychopathologie. Ainsi, il est rapidement et grossièrement résumé à un psychologue qui ne soigne pas.

Dénué de la sorte d'une de ses caractéristiques essentielles, le psychologue social se retrouve, tel un avion sans ailes, un poisson sans nageoires, dans une position inconfortable, voire intenable, comme l'affirment dans une relative cohérence différentes disciplines des sciences humaines. Citons rapidement pour s'en convaincre la psychanalyse avec Jacques Lacan, Donald Winnicott, Françoise Dolto, qui affirment l'importance extrêmement précoce de l'autre dans le développement de la personne, que cela soit par le regard, par le langage, par le rapport aux parents; ou la philosophie avec Jean-Jacques Rousseau disant que « *l'homme sauvage vit en lui même; l'homme sociable toujours hors de lui ne fait que vivre dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence* », (Rousseau, J.-J. 1755) ; et bien sûr, la psychologie sociale, Denise Jodelet disant que « *la reconnaissance du rôle de l'interaction avec les autres et de l'entourage, dans la construction de l'image de soi a été très tôt affirmé* » (Jodelet, 1994).

1.2. Un impact fort sur l'identité professionnelle

Les travaux de Dana Castro mettent bien en évidence l'impact de ces représentations sur la construction de l'identité professionnelle en prouvant que « *dès l'entrée dans la fonction, les psycho-*

logues praticiens sont à la recherche d'une définition de leur identité professionnelle, à la croisée de leurs représentations, de leurs attentes et des demandes et attitudes de leurs partenaires. Or, la rencontre d'une image qui leur semble inexacte et surtout négative, inquiète, déstabilise, fragilise et met à mal ces premières bases de l'identité professionnelle. » (Castro et al., 2005).

Un constat déjà bien ancré dans les esprits, auquel les psychologues sont sensibilisés souvent dès le début de leurs études. C'est ainsi par exemple que Vincent de Gaulejac, lors d'une conférence, disait débattre de ces questions avec les doctorants du laboratoire de changement social, et bien souvent leur conseillait de ne pas se présenter de but en blanc comme psychosociologue, aussi bien dans la recherche que dans l'entreprise. Et un psychosociologue de l'assemblée de compléter en parlant d'attendre le bon moment, de « *cachez des petits morceaux de nom* ».

Une vision stratégique, qui en dit long sur les enjeux sous-jacents. Visiblement, ces représentations, bien que parfois en décalage plus ou moins important avec la réalité, ont une importance suffisamment forte pour amener les psychologues sociaux à développer de véritables stratégies de présentation.

1.3. L'abandon de l'étude des représentations au profit des stratégies de présentation

Notre premier réflexe face à ce constat a été d'identifier ces représentations, produire un aperçu de leurs structures, chercher la façon dont les éléments les composant interagissent, leurs importances, leurs saillances... Le but était alors de pouvoir caractériser ces représentations, sans pour autant se prononcer à la façon de Serge Moscovici sur la présence d'écarts entre ces représentations et la « réalité » de l'objet étudié (Moscovici, 1961).

Une étude donc empirique car à visée descriptive, mais qui offrait une réponse partielle et finalement peu satisfaisante. En effet, nous savons déjà qu'il existe de telles représentations. Les

identifier serait chose intéressante et excite la curiosité. Le renseignement est précieux, mais n'est finalement que de peu d'utilité sur le plan pratique. Il nous semble qu'une autre approche est possible, celle de l'étude des stratégies déployées par les différents praticiens de la psychologie sociale pour définir leur identité professionnelle malgré ces préjugés. Comment se présentent-ils, se positionnent-ils en fonction de la population, de la nature de leur intervention, de leurs convictions, de leur vision de ces représentations, de leur éthique... Ainsi, il est possible de se placer sur un plan plus pratique, et aussi d'éviter un piège majeur : étudier les représentations, et surtout les caractériser et les identifier n'est finalement d'aucun secours sur le plan identitaire. Si l'on admet que ces représentations pénalisent la construction de l'identité professionnelle en constituant un handicap fort, les mettre en valeur dans toute leur richesse contradictoire n'est pas une solution satisfaisante. Il y a fort à parier qu'une telle constatation ne ferait que complexifier la question. Alors qu'interroger des psychologues sociaux sur leur vision de ces représentations, et leur façon de se présenter pour gérer cet aspect est plus étayant et consistant pour notre propos, et c'est là la voie que nous emprunterons.

Ainsi, la trame de cette réflexion sera la suivante: pour débiter, nous ferons un bref exposé de certains éléments théoriques relatifs à l'identité, à ses caractères paradoxaux et à ses stratégies afférentes. Ainsi, nous pourrons ensuite introduire la méthodologie de notre étude, et les résultats qui en ressortent. Enfin, nous développerons dans une dernière partie une réflexion sur ces données, sur ce qu'elles nous permettent d'inférer à propos des psychologues sociaux, sur leurs stratégies de personnalisation et sur la construction identitaire sous-jacente, plus particulièrement peut-être sur les points forts et les limites de ces stratégies.

- La construction identitaire

- 2.1. Les paradoxes de l'identité

L'identité est par essence paradoxale. Vincent de Gaulejac résume avec clarté toute l'ambiguïté de cette notion : « *Notion complexe [...] elle évoque la permanence dans le temps d'individus qui ne cessent de se transformer pour tenter de maîtriser le cours de leur existence* » (Gaulejac, 2004). L'identité est ce qui nous caractérise de façon sûre et continue, par le biais de changements perpétuels. Ce paradoxe, nous nous faisons fort de l'exploiter dans notre étude, d'en faire une base pour notre réflexion, dans toute sa richesse contradictoire, pour qu'émerge de ce prétendu colosse aux pieds d'argile une réflexion enrichie par la complexité. Comme le disait Donald Winnicott, « *je demande qu'un paradoxe soit accepté, toléré, et qu'on admette qu'il ne soit pas résolu. On peut résoudre le paradoxe, mais le prix à payer est la perte de la valeur du paradoxe* » (Winnicott, 1969)

Car quand on y songe, la construction identitaire de l'individu est parcourue de ces paradoxes. Ainsi, l'identité est, derrière son apparente unicité, pluridimensionnelle (et ce de plus en plus); personnelle et pourtant aussi fondée sur le collectif; constamment en changement, mais malgré tout cohérente et permanente; à la fois catégorisable et pourtant singulière et unique; en tension entre ce que les pratiques font de l'individu, et ses idéaux; à la fois identité et identification... Les indices de ces tensions paradoxales sont légions, cependant, nous ne nous appesantirons pas plus que nécessaire à leur sujet. Elles ont été maintes et maintes fois développées, nous préférons nous assurer de l'adhésion et de la reconnaissance de ces paradoxes avant de laisser plus de place aux notions de personnalisation et ses stratégies afférentes.

2.2. Identité et personnalisation

Comme le rappellent Pierre Tap, Sylvie Esparbès et Florence Sordes-Ader, « *les rapports entre l'identité et la personnalisation sont complexes. La première, comme système de représentations de soi et de sentiments sur soi, ancre le sujet dans la continuité, la stabilité et la valorisation plus ou moins inconditionnelle du "soi" et du "nous". La seconde tend à remettre en question la structure "établie" de la personnalité, au nom des nécessités du changement.* » (Tap et al, 1998).

En effet, le caractère structural de l'identité est constamment entretenu par le biais de processus, de procédures, qui permettent un remaniement et une équilibration permanente. L'unité, la cohésion, la permanence ne sont jamais données – on peut même se demander si elles peuvent être réellement atteintes – elles ne forment qu'un idéal vers lequel tend l'individu en permanence, dans une cavalcade permanente (Tap, 2001). C'est justement cette dynamique de changement qui nous intéresse et sur laquelle nous allons poursuivre. Nous allons exposer plus en détail la *rose des vents de l'identité* de Pierre Tap (illustrant et approfondissant par la même occasion quelques uns des paradoxes précédemment cités), puis les stratégies de personnalisation du même auteur, en tachant de les restreindre au domaine de l'identité professionnelle.

2.3. La rose des vents de l'identité

Ce diagramme illustre la tension permanente entre quatre dimensions opposées deux à deux, d'une part entre l'individuel et le collectif, d'autre part entre l'existentiel et le pragmatique. Penchons-nous sur ces deux oppositions en présentant brièvement les protagonistes de ces tensions et en explicitant ce qui les oppose.

D'une part, nous avons l'identité personnelle, le sujet définit par ses caractéristiques physiques, psychologiques, morales à partir desquelles il peut se connaître et se faire reconnaître, dire « je »,

c'est « *l'univers de l'inconscient, des pulsions, des fantasmes et de l'imaginaire, là où l'individu est sujet désirant et confronté au désir de l'autre qui contribue à le produire et/ou à l'assujettir* » (Gaujejac, 2009). Développé à l'excès, cet aspect donne un individu très peu limité si ce n'est par ses désirs, oublieux des contraintes sociales et complètement désinséré. D'autre part, l'identité collective, le sujet « socio-historique » inscrit dans un contexte fort et limitant d'économique, de rapports sociaux, d'institutions l'obligeant à un certain nombre de choix (et donc aussi de renoncements). C'est l'identité fondée sur la collectivité, sur ce qui rapproche et rattache les individus à un même groupe, et les oppose aux membres de groupes différents. C'est ce qui donne la possibilité de dire « nous ». Un surdéveloppement de cet aspect amènerait des situations telles qu'une identification au leader, une confusion dans la masse où l'individu n'est plus porteur que de désirs collectifs...

Dans l'autre opposition, nous avons l'identité ontologique, qui s'oppose à l'identité pragmatique. Cette identité basée sur « l'être », le sens, les aspirations, les idéaux, les valeurs travaille à l'inverse de l'identité basée sur le « faire », la production, l'action, la réalisation d'actes concrets qui marquent l'existence. A un extrême, on peut imaginer un être uniquement motivé par ce qui lui importe, complètement déconnecté de la réalité et des exigences de son environnement, seulement poussé par une quête de sens pathologique. A l'inverse, l'extrême du pragmatisme serait un opportuniste complet, très adaptable et capable d'agir sans s'interroger sur le sens de ses actes, complètement désintéressé qu'il est de ce que signifient ses actions.

2.4. Les stratégies de personnalisation

Au nombre de quatre, elles forment un système.

Les stratégies identitaires permettent à l'individu de s'inscrire dans un temps qui lui est propre, et dans lequel il s'ancre. Ce faisant, il affirme et construit une certaine continuité de son iden-

tité, légitimée par son passé. Dans notre cas, on peut s'attendre à ce que certains invariants forts et reconnus tels que la formation en psychologie sociale et le titre de psychologue, ou le respect du code de déontologie forment une telle base.

Les stratégies de positionnement et d'engagement sociaux marquent le besoin présent de reconnaissance de soi par autrui sur un plan politique, social, culturel (nous nous cantonnerons bien évidemment ici au domaine professionnel). Par exemple, les stratégies pour être reconnus comme endossant tel ou tel rôle ou fonction entrent dans cette catégorie.

Les stratégies de coping sont nécessaires en ce sens où elles permettent de sortir ou se défendre des processus d'aliénation qu'engendrent les situations stressantes, processus d'aliénation qui travaillent à l'inverse des processus de personnalisation. Comme nous le verrons, certaines situations ne sont pas exemptes de stress, certaines personnes interrogées allant jusqu'à pointer son omniprésence, et la nécessité d'y faire face et de prendre des décisions pour le réduire et non le subir.

Enfin, *les stratégies de projet* tirent leur raison d'être d'un constat simple : tout environnement complexe, toute situation a priori problématique implique une analyse de la situation, analyse qui précède une action. Face à une situation singulière et incertaine, comportant plusieurs dimensions (acteurs, ressources, environnement) à gérer, avec un but souvent peu ou pas définissable, une démarche analytique et de projet est nécessaire. Plus orientée vers l'avenir, ces stratégies amènent une vision à long terme de ce vers quoi la personne tend, vision nourrie par l'analyse réalisée auparavant, et soutenue par des choix stratégiques en rapport.

• Méthodologie

Notre enquête a été précédée d'une rapide pré-enquête pour s'assurer de la validité sur le terrain de certains postulats sous-tendant cette recherche. A cet effet, une demi-douzaine de per-

sonnes a été interrogée à l'occasion de séminaires ou de colloques, sur la façon dont ils se présentaient dans leur exercice professionnel. Des réponses très tranchées et variées sont apparues aussitôt. Ainsi, alors qu'une psychologue sociale annonçait que ne pas se dire psychologue en situation professionnelle lui semblait inadmissible et revenait à ne pas s'assumer, d'autres au contraire pointaient que selon les situations, il leur semblait possible, voire normal de ne pas parler de leur formation ou de leur titre et de se présenter selon leur fiche de poste. Face à tant de diversité dans les réponses, notre premier postulat comme quoi ces comportements étaient forts différents et révélateurs de stratégies semblait se préciser. Ont aussi été évoquées de nombreuses représentations visant le psychologue social : tour à tour psychologue qui ne soigne pas, super assistant social, psychothérapeute d'entreprise, les étiquettes sont nombreuses, les réactions variées, ainsi que les façons de les affronter. Là encore, un autre postulat est confirmé : face à ces représentations, différentes analyses et stratégies semblent envisageables.

Conforté dans notre direction, une enquête fut menée, avec en tête la problématique suivante: *comment le psychologue social, face aux représentations collectives le visant, met en place des stratégies de personnalisation pour y faire face ?* Pour le savoir, une approche qualitative fut choisie, et neuf entretiens semi-directifs menés auprès de professionnels possédant un DESS/M2 de psychologie sociale (dont trois qui avaient également un DESS/M2 de psychologie clinique). La grille d'entretien, semi-directive, se divise en cinq parties. Les quatre premières sections s'attachent à explorer les quatre stratégies de personnalisation, en gardant à l'esprit le caractère systémique de ces stratégies, et l'impossibilité de les aborder une à une, avec comme fil directeur la façon dont les interrogés se présentent dans un contexte professionnel. La cinquième et dernière section portait sur une question plus libre sur la question de l'éthique dans leur pratique professionnelle, sur d'éventuelles difficultés rencontrées et sur leur rapport au code de déontologie. Cette classification thématique sera reprise en-

suite dans l'analyse des données, formant les thèmes de l'analyse thématique des entretiens.

Présentons pour finir la population et les modalités du recueil de données. D'un âge de 27 ans à 47 ans (pour une moyenne d'âge d'environ 36 ans), les interviewés ont été très majoritairement interrogés par téléphone ou sur leur lieu de travail. Essentiellement féminine (sept femmes pour deux hommes), cette population travaille principalement dans le secteur du conseil ou dans le domaine sanitaire et social.

• Résultats de l'enquête

Nous nous attacherons dans cette partie à exposer ce qui ressort de ces entretiens en ordonnant et classant les données par thème, à savoir en termes de stratégies de personnalisation (identitaire, de positionnement social, de coping et de projet). Elles seront parfois enrichies par des éléments en provenance de la pré-enquête.

4.1. Les stratégies identitaires

4.1.1. *Primauté de la fonction*

A première vue, ce qui dicte de manière générale la façon de se présenter, c'est l'intitulé de la fiche de poste (*consultante, formateur, etc.*). Néanmoins, un tel constat est à affiner. En effet, les professionnels interrogés sont assez nombreux à employer – ou tenter d'employer – des adjectifs qualificatifs pour caractériser plus finement leur poste. Adjectifs qui ne font pas partie de leur désignation officielle, et qui constitue un ajout personnel. Par exemple, *consultante* devient *consultante psychologue du travail*, ou *consultante psychosociologue*. Et pas l'inverse ! Pour reprendre le même exemple, aucun n'emploie *psychologue du travail consultant*, ou *psychosociologue consultant*. La logique de fonction est première et transparait dans la construction syntaxique, on remarque que systématiquement la fonction est le pre-

mier terme de l'expression, elle est le nom auquel vient se rajouter l'adjectif qualificatif. Parallèlement, il est à noter que les seules personnes à se présenter comme *psychologue* sont celles ayant une double formation à la psychologie sociale et à la psychologie clinique. Mieux, on voit que certaines d'entre elles, reprenant la logique exposée plus haut, qualifient ce terme au moyen d'un adjectif (par exemple : *psychologue clinicien* ; *psychologue psychosociologue*). Une pratique qui reste néanmoins rare, car considérée comme jargonnante par les interviewés.

Développons un peu ce premier constat. Les psychologues sociaux interrogés pour cette étude ayant été uniquement formé à la psychologie sociale n'emploient pas le terme *psychologue*, car ce n'est pas « *judicieux* » (F, 29 ans), en raison des projections que ce terme entraîne – voire la simple racine *psy* comme le suggère judicieusement une interviewée. Une représentation qui n'est pas sans conséquence, car souvent perçue comme pouvant repousser les gens, comme le pointe une consultante qui parfois ne parle pas de son orientation psychosociologique pour augmenter ses chances de décrocher une mission.

Projections teintées de psychopathologie, comme nous le pointions plus haut, qui ne gênent en revanche que peu les psychologues ayant une formation clinique, qui s'en accommodent. Certains vont jusqu'à ne pas s'interroger sur cet élément (« *C'est pas si c'est avantageux ou pas, je n'ai pas ça en tête, je suis psychologue, voilà* » (F, 47 ans)), arguant que ce type de représentation fait partie de leur pratique et qu'ils sont tout à fait à même de gérer ces projections, en les écoutant et en les modifiant éventuellement par la parole et l'explication.

4.1.2. *La psychologie, un ancrage théorique plus qu'une étiquette*

Par contre, on voit que tous considèrent la psychologie sociale comme un ancrage théorique, un arrière plan qui soutient leur pratique, mais qui n'a pas pour vocation d'être amené en avant.

D'ailleurs, ce choix n'est pas anodin, et nous verrons plus loin qu'une mise en lumière choisie par certains professionnels est coûteuse et stressante, même si parallèlement les gains sont eux aussi importants. La métaphore de la peinture nous semble pertinente pour mieux illustrer cette question : que le support soit une toile ou un bâtiment, le peintre a tout intérêt à porter une attention à la qualité et aux propriétés du support où sera appliquée la peinture. Ainsi, une même peinture appliquée sur une sous-couche sombre ou sur une sous-couche claire donnera un résultat différent. Il en va de même pour cet ancrage théorique, qui bien qu'ayant pour vocation d'être une simple *sous-couche*, recouverte par la pratique et donc a priori invisible, on observe que malgré tout les teintes que prennent le travail en sont modifiées.

En résumé, les détenteurs d'un double diplôme de psychologie sociale et de psychologie clinique se disent plus volontiers *psychologue*, alors que ceux n'ayant qu'un diplôme de psychologie sociale ne se disent pas *psychologue* dans le contexte professionnel. Au mieux emploient-ils l'adjectif *psychosociologique*, ou l'expression *psychologue du travail* (même si elle est perçue comme réductrice par certaines personnes interrogées) pour compléter l'intitulé de leur fonction. En revanche, pas de *psychologue social* parmi les réponses.

4.1.3. *Un rapport particulier au code de déontologie*

Pour compléter, terminons sur le rapport au code de déontologie des psychologues sociaux. Interrogé à ce propos, sept des neuf personnes interrogées ont déclaré ne pas s'y référer littéralement dans leur pratique, ne pas le considérer comme un outil. Plusieurs ont même émis des réserves à son égard, insistant sur son côté parfois rigide, arguant que cette rigidité pouvait être sans grandes difficultés détournée, « *convenir à des trucs pas très éthiques* » (H, 32 ans). Le même psychologue social se demandait même si une référence directe et explicite au code ne pouvait

pas être perçue comme un échec, l'indicateur que l'action menée se déroule mal, et qu'il est nécessaire alors, en dernier recours, de se réfugier derrière la loi. Pour reprendre les mots de Vincent de Gaulejac, « *une position éthique ne peut être fondée sur une vision illusoire du réel* » (Gaulejac, 2005). L'utilisation d'un code de façon aveugle apparaît aux interrogés comme hautement suspect, et ils lui préfèrent une analyse de la situation qui repose tout autant sur les principes déontologiques que sur leur positionnement éthique personnel.

Bien entendu, l'absence de référence directe au code n'est pas signe d'une pratique non-éthique. Les psychologues sociaux interrogés insistent sur l'impact de ce texte sur leur construction identitaire, la façon dont il a développé le sentiment d'appartenir à une catégorie professionnelle, et comment ils en ont intériorisé les valeurs, qu'ils résument souvent en terme de « *respect de la personne* », de « *respect du secret professionnel* ». Bref, l'éthique est très nettement mise en avant par rapport au code de déontologie des psychologues, comme si là encore une légère distinction s'opérait, comme pour soutenir un détachement subtil vis-à-vis de la psychologie et des psychologues, dont ils refusent – nous l'avons vu – l'appellation. A ce propos, nombreux sont les interrogés qui hésitent sur la localisation du document, plaisantent en disant qu'il est perdu, qu'il est vraisemblablement quelque part chez eux, mais impossible de dire où...

Donc, pour résumer, les psychologues sociaux interrogés utilisent généralement le titre de leur fonction pour se présenter, agrémenté parfois d'un adjectif rappelant leur ancrage théorique et méthodologique dans la psychologie sociale. Toujours dans la même dynamique, le code de déontologie est d'une certaine façon présent dans le sens où il a servi à forger une éthique, a été assimilé, mais là encore on se retrouve face à quelque chose de souterrain, dissimulé (bien qu'incontestablement actif), qui n'a pas pour vocation là encore d'être montré.

Ces premiers éléments nous mettent sur la piste d'une question identitaire dissimulée derrière la façon de se présenter. Der-

rière une logique simple et pragmatique (présentation par la fonction) transparaissent des éléments laissant à penser un rapport conflictuel avec leur formation initiale, tour à tour cachée et revendiquée. Mais il ne nous est pas possible d’aller plus loin pour mieux comprendre et expliquer ce phénomène de distanciation de la psychologie sans approfondir la question de la reconnaissance et de la quête de positionnement social. Ces questions se nourrissent de stratégies et d’analyses que nous avons déjà brièvement évoquées, et que nous allons à présent approfondir.

4.1. Les stratégies de positionnement

4.1.1. *Le psychologue social, un bâtard castré*

Un énoncé volontairement provocant, pour insister sur combien le psychologue social se sent parfois mal considéré. Revenons par la question de la psychopathologie, qui hante notre étude depuis son introduction. Nombreux sont les professionnels à abandonner rapidement – quand ce n’est pas immédiatement – le titre de *psychologue*, souvent même avant la fin des études, pour se démarquer de la psychopathologie et de la psychothérapie. En effet, le psychologue social n’est pas formé à ces domaines, contrairement aux professionnels formés à la psychologie clinique. Mais cette absence de formation découlant de la spécialisation semble vécue comme un manque, comme la perte d’un élément important, suffisamment constitutif de l’identité (nous en faisons l’hypothèse) pour entraîner un remaniement de la façon de se présenter. Comme le disait de façon très imagée une interviewée, « *il lui manque quelque chose quoi, vous voyez bien* » (F, 47 ans).

En risquant un parallèle timide avec le point de vue psychanalytique de l’identisation sexuée, basée sur la présence ou l’absence de pénis, nous pensons que le psychologue social, démuné de formation psychopathologique ou psychothérapeutique, est impacté par cette absence. Nous faisons l’hypothèse que, comme

pour acter cette castration, lui donner corps, le psychologue social se détache partiellement de son identité de professionnel formé à la psychologie. Il abandonne son titre de psychologue, le laisse en pâture aux représentations sociales, pour revêtir une autre peau, celle d'une sorte de marginal, de banlieusard pour reprendre à nouveau des mots durs, ceux de Pagès au colloque de Spetsai (Pagès, 1996).

En adoptant pour un instant un point de vue lewinien en raisonnant en terme de champ, on pourrait dire que le psychologue social semble se retrouver entre des champs, entre des disciplines, sans réellement se situer clairement dans l'une d'elles. Car, défini par cette absence entraînant un exil volontaire de la psychologie, le psychologue social se retrouve d'une certaine façon errant, cherchant à trouver sa place qui n'est pas aussi clairement attribuée et identifiée que pour le psychothérapeute ou le psychopathe. « *C'est un psychologue qui peut pas bosser partout* » (F, 47 ans). Pas vraiment psychologue, mais pas vraiment autre chose non plus, il se retrouve à se chercher une place dans les entre-deux, dans la périphérie des sciences humaines. Comme le dit Maisonneuve, la psychologie sociale est dans un interstice entre plusieurs disciplines, une position peu confortable. « *On fera volontiers de la psychologie sociale une sorte de gadget, une psychologie pour sociologues, ou une sociologie pour psychologue* » (Maisonneuve, 1996).

Et ce positionnement en marge est parfois vécu comme entretenu par les disciplines en question. Une moitié des personnes interrogées ont pointé une reconnaissance faible de la part des psychologues « *purs et durs* » (F, 38 ans), à savoir les psychologues cliniciens. Ils pointent l'absence d'intérêt de la part de certains d'entre eux pour leur pratique, pour leur angle d'analyse ; certains notent que les revues, les colloques, les associations de psychologues ne proposent que rarement du contenu orienté vers la psychologie sociale ; d'autres remarquent que leur point de vue, plus orienté sur la dynamique de groupe, sur les jeux de pouvoir, est peu écouté voire critiqué par leurs confrères plus orientés sur l'individu et la relation duelle, et cætera.

4.1.2. Être psychosociologue

Apparaît alors une échappatoire, se définir sur cette absence, sur ce flou, pour en faire une force. « *Les gens, ils projettent sur psychologue. Psychosociologue [...] c'est quand même moins clair, et donc j'avais l'impression qu'il y avait moins de chose d'emblée de projetée* » (H, 32 ans). Un constat partagé par de nombreux professionnels interrogés. Par contre, au niveau de l'utilisation de ce terme, les avis divergent. Certains y voient un nom, d'autres un adjectif : certains y voient un ancrage théorique, d'autres une profession – nous ne nous engageons volontairement pas dans ce débat.

Nous reviendrons plus loin sur ce choix stratégique, qui nous semble particulièrement riche et fertile, pour laisser de la place aux deux derniers types de stratégies, centrées sur le stress et le projet, sur le présent et le futur. Retenons simplement de cette partie la tendance à s'orienter vers la psychosociologie suite à l'éloignement de la psychologie, pour adopter une identité perçue comme plus vierge, moins chargée au niveau des représentations.

4.2. Les stratégies de coping

4.2.1. Des professions exposées

Penchons nous à présent sur la question du stress. Un premier constat à la lecture des entretiens est que malgré la grande diversité des interviewés et des postes qu'ils ont occupés, il s'agit de professions stressantes. Nombreux sont les professionnels interrogés à considérer que « *c'est pas des métiers planqués* » (F, 44 ans). A notre sens, deux grandes raisons se dessinent dans les réponses pour expliquer cela.

Tout d'abord, il faut bien prendre conscience du caractère « *exposé* » (F, 44 ans) de certaines missions, surtout dans les métiers du conseil. On pense bien sûr tout de suite aux interventions dans des environnements de tension, de conflit, de verrouillage. Les exercices

de médiation de conflit, d'intervention dans des structures en crise sont bien entendu des terrains propices au développement du stress, d'abord en raison du climat ambiant, ensuite car on attend du consultant une action sur ce climat. Mais il ne s'agit pas que de ça. La formation par exemple, situation en apparence moins conflictuelle, est souvent traversée de tensions et de conflits. Le conseil à l'emploi également, où les bénéficiaires sont dans des situations souvent difficiles, le travail dans des associations, où là encore les personnes accompagnées vivent des situations problématiques... Inutile de lister les différents lieux d'intervention, qui sont nombreux. Contentons-nous de saisir l'idée générale : dans la grande majorité du temps, les psychologues sociaux interrogés interviennent dans des situations où l'humain est en difficulté. Cette difficulté, loin d'être contenue et retenue, est souvent manifestée bruyamment, parfois de façon spectaculaire, et il n'est pas rare que le psychologue social soit pris dans ces démonstrations.

4.2.2. Des tensions entre les tâches demandées et l'éthique

Mais il ne s'agit bien entendu pas que de ça. Bien sûr, comme dans beaucoup de professions en contact avec des personnes en difficulté, le travail est stressant. Mais ce n'est pas l'apanage des psychologues sociaux, cela n'explique pas tout. Un autre type de tension a été relevé, qui se manifeste d'ailleurs de façon plus importante dans les entretiens que l'évocation des climats, parfois lourds, sur les lieux de travail. Cette tension, nous nous proposons de la résumer en terme de conflit entre identité ontologique et identité pragmatique, en terme d'écart entre le travail que le psychologue social se voit demandé de réaliser, et son éthique.

Quatre des neuf personnes interrogées ont explicitement fait état de situations problématiques, dans lesquelles elles se voyaient poussées à réaliser des actions qui résonnait dysharmonieusement avec leurs principes et leur éthique. Dans le domaine de

l'enquête (mission alibi pour identifier les brebis galeuses d'une structure), du recrutement (recrutement à trafiquer pour coller à des quotas), de la gestion des ressources humaines (impératifs financiers prioritaires sur les impératifs humains), et cætera. De façon générale étaient pointées les logiques actionnariales et « court-termistes » qui travaillaient à l'inverse des logiques des psychologues sociaux interrogés, logiques axées sur le sens. La dissonance cognitive guettait alors. Une dissonance qui était particulièrement pénible à supporter pour certains. La simple évocation de ces situations amenait même des manifestations émotionnelles chez certains psychologues sociaux interrogés telle que la voix se brisant, les yeux brillants... Comme nous le verrons plus loin, une telle situation ne perdurerait pas éternellement, et rapidement les personnes engluées dans ces contextes agissaient pour réduire cette dissonance. Un constat qui alimente l'idée que nous défendons, à savoir que derrière l'identité pragmatique affirmée par la fonction pousse une identité ontologique, la psychologie, poussée souvent difficilement vécue.

Toujours était montré du doigt le même problème : la logique d'atteinte des objectifs (souvent des résultats financiers) était prioritaire, même si pour atteindre ces résultats il fallait réaliser des tâches absurdes, voire contre-productives sur le long-terme. Bien sûr, l'argent était constamment cité, mais il serait faux de penser qu'il personifie le nœud du problème. En effet, il ne s'agissait pas d'une critique de l'argent dans sa globalité. Le concept même d'argent était reconnu dans sa valeur d'échange, « d'argent comme moyen ». Était seulement critiqué « l'argent comme fin », où la seule logique valorisée était la logique d'accumulation, au détriment des autres logiques. Ainsi, ces entretiens ont permis de recueillir plusieurs exemples frappants de situations où la logique était celle de la rentabilité coûte que coûte, sans se soucier de savoir si un tel comportement était profitable à la structure. Une des situations recueillie illustre parfaitement cela : l'histoire au sein d'un cabinet conseil d'un recrutement où il était question de trafiquer les tests pour que le bénéficiaire soit embauché par la structure commanditaire du recrute-

ment. Car la personne ne convenait pas véritablement au poste, mais le recrutement avait duré trop longtemps, et n'était plus rentable. La psychologue sociale chargée de cette mission pointait avec pertinence toute l'absurdité de la situation, où au-delà des considérations éthiques sur la falsification d'un test, on lui demandait de faire sciemment son travail incorrectement, et de sélectionner un candidat ne présentant pas les caractéristiques nécessaires pour l'occupation du poste visé. Pire, le recrutement étant « sous garantie », elle savait qu'elle devrait reprendre l'action si la personne ne convenait pas, et ce gratuitement. Il lui était donc demandé de réaliser une action où la seule rentabilité à court-terme était importante, même si le travail était mal fait, et qu'il s'avèrerait finalement coûteux et encore non- rentable à moyen terme.

4.3. Les stratégies de projet

Considérant ces stratégies d'affirmation du passé et de gestion du présent, on peut imaginer qu'elles teintent et influent la vision du futur, et contribuent à former en grande partie la base de projets professionnels. Comme la question des situations stressantes tend à le prouver, il ressort de ces entretiens que le sens est privilégié par les psychologues sociaux, et que c'est cette recherche qui sera mise en avant et servira de moteur à la quête de nouveaux postes et à la gestion de sa trajectoire professionnelle. Nous verrons qu'avec le temps et l'expérience, certains milieux professionnels sont préférés par les psychologues sociaux.

4.3.1. *La fuite, moyen de préserver ses valeurs*

Comme nous l'avons vu, les psychologues sociaux sont parfois stressés par des écarts entre ce qu'on leur demande de faire, leur travail quotidien (identité pragmatique) et ce qui les anime, leurs valeurs (identité ontologique). Cet écart ne se résorbe pas facilement. Si nous empruntons à nouveau à la théorie de la dissonance

cognitive, on voit que trois conduites sont possibles pour rétablir l'équilibre de l'équation. La première, la plus évidente, est la fuite. La seconde est la négation des éléments dissonants. La troisième est le rétablissement de l'équilibre par l'ajout d'éléments consonants. Il ressort de ces entretiens que c'est la première qui est privilégiée par la majorité des personnes interrogées.

Dans ces entretiens, la situation de fuite est effectivement majoritairement observée. Mais elle prend plusieurs formes. La première est l'évitement : au fil du temps et de l'expérience, les psychologues sociaux identifient les domaines où ils se sentent le mieux, et cherchent à travailler dans ce domaine, tout en évitant ceux qu'ils perçoivent (par expérience ou par *a priori*) comme en décalage avec leurs valeurs. Ainsi, l'une des psychologues sociales pointe avoir toujours refusé de travailler dans le domaine de l'entreprise et de la gestion des ressources humaines, malgré des propositions, de crainte justement de cette dissonance (« *Je ne suis pas Don Quichotte* » (F, 47 ans)). La seconde forme est la rencontre puis la fuite : par exemple, deux autres ont au contraire tenté leur chance, l'une dans un service RH, l'autre dans un cabinet conseil en RH. Les deux ont fini par quitter leur poste pour retourner dans l'univers de l'intervention, de la formation et du conseil, d'une certaine façon « vaincues » par ces situations épuisantes où l'action l'emporte sur la réflexion.

Dans tous les cas, on observe qu'avec le temps se fonde une stratégie basée sur le choix et l'évitement, l'alchimie des deux principes dépendant des personnes. Certaines vont ignorer systématiquement les situations déplaisantes, d'autres vont mélanger certains domaines, en acceptant par exemple que certains soient plus rentables mais moins attirants que d'autres...

4.3.2. *L'identification des domaines propice au développement de soi*

Cette fuite de certains milieux se base nécessairement sur une identification préalable des dits milieux. Arrive en première place le monde de l'entreprise, plus particulièrement de la gestion des

ressources humaines. A contrario, les domaines du sanitaire et social et du conseil semblent très largement préférés.

Un constat que nous aimerions commenter pour terminer sous l'angle de l'identité. Car un des éléments qui revient le plus souvent à propos de ces milieux touche justement à la question de la façon dont le psychologue social peut se présenter. Parmi les deux psychologues sociales s'étant risquées dans ces domaines d'ordinaire évités, on peut relever un point commun : les deux se sont vues limitées dans la reconnaissance de leurs compétences et qualités de psychologue. Quelque chose qui peut sembler banal, mais qui les a rapidement travaillé et rattrapé. L'une a au début adopté une stratégie de négation de la dissonance (« *j'ai mis aussi un peu mon mouchoir sur le problème pendant quelques temps, mais ça m'a rattrapé parce que ne pas pouvoir garder cette distance, cette objectivité, et plus avoir le travail d'analyse tel que peut le faire le psycho, bah ça m'a manqué quoi* » (F, 30 ans)). L'autre est entrée dans une lutte âpre avec sa direction pour accoler l'adjectif *psychosociologue* à sa fonction de *consultante*, lutte finalement vécue comme un échec lors de son départ un mois après son entrée en conflit. Une lutte d'autant plus amère qu'elle avait été embauchée pour sa qualité de psychologue, mais uniquement pour les aspects administratifs (« *On m'a jamais embauchée en tant que psychologue pour mes qualités de psychologue en tant que référence à une méthodologie ou référence à des théories quoi, jamais ! On m'a toujours embauchée parce qu'il en fallait un dans la structure. C'est incroyable mais c'est vrai, quoi.* » (F. 27 ans)).

Les deux finiront par quitter leurs structures pour retourner vers le conseil RH. Et là, la différence est nettement marquée, car il leur était soudainement possible de s'affirmer, et surtout d'être reconnues pour ce qu'elles sont par leurs clients. Les deux peuvent accoler un adjectif comportant la racine « psy » à leur fonction, et leur vécu est grandement amélioré. Mieux, c'est l'articulation entre leur fonction et leur ancrage théorique dans la psychologie sociale qui est recherché par les clients et qui les amène à être contactées. (« *là on m'embauche pour cette qualité là, c'est incroyable quoi ! Là c'est incroyable !* » (F. 27 ans)).

• Discussion

Nous pensons que ce recueil de données brosse un tableau particulièrement intéressant de la façon dont les impératifs de la construction de l'identité professionnelle peuvent influencer sur le choix de sa trajectoire professionnelle. Nous avons vu la distanciation opérée vis-à-vis de la psychologie et les raisons qui l'explique – une distanciation finalement très relative si on considère les conflits et les difficultés à être malgré tout reconnu comme ayant des compétences et une éthique de psychologue. Nous avons également vu la façon dont les psychologues sociaux se protégeaient ou résolvaient ces situations problématiques en cherchant à travailler dans certains milieux jugés plus accueillants pour leur profil, pour mieux concilier et équilibrer identité ontologique et identité pragmatique.

Cependant, il nous semble que certains aspects méritent d'être développés, et pour cela sortir de l'exposé littéral des résultats de cette enquête. Il nous semble que l'utilisation du terme « psychosociologue », qui revient souvent dans les entretiens, mérite d'être considérée avec attention. Si on reprend la rose des vents de l'identité, se pose selon nous une question importante, celle de l'autre axe identitaire, celui de l'équilibre entre identité personnelle et identité collective.

5.1. La construction sur du vide, liberté et perte

5.1.1. *La volonté de ne pas s'enfermer*

Comme nous le pointions, le terme *psychosociologue* est majoritairement employé et préféré à psychologue social ou psychologue du travail. L'intérêt, plusieurs fois cité, est l'éloignement de la psychopathologie, et le flou de ce terme. Ce flou permet de se ne pas s'empêtrer dans des représentations déjà existantes, et de construire à sa guise une nouvelle représentation. Ce dont ne se

privent pas les professionnels interrogés, qui proposent souvent des définitions très différentes de ce terme. Nous n'énumérerons pas les différentes acceptations que nous avons relevées, nous ferons simplement lien avec quelques déclarations d'importants psychosociologues au colloque du C.I.R.F.I.P. de juin 2009. Ainsi, Florence Giust-Desprairies proposait de délimiter la psychosociologie en l'ancrant sur cinq bases théoriques : l'étude du groupe avec l'anthropologie et la sociologie ; l'inconscient avec la psychanalyse ; la primauté de l'expérience avec la philosophie, et plus particulièrement la phénoménologie ; l'importance du langage avec la linguistique ; et enfin les sciences du comportement. Plus tard, André Levy ajoutait qu'« *il n'y a pas une psychosociologie, il y a des psychosociologues* ».

Des réflexions intéressantes, dont il est important de bien mesurer la portée, et sur lesquelles nous souhaitons nous attarder. Si nous commençons par nous pencher sur les cinq bases de la psychosociologie proposées par la présidente du C.I.R.F.I.P., on tombe facilement d'accord sur la grande diversité des approches possibles. Il est donc plus compréhensible que les définitions récoltées de la psychosociologie soient si diverses. Mieux, si on s'intéresse plus avant à l'articulation entre ces disciplines, on voit que certaines tensions sont envisageables. Pour ne donner qu'un exemple parmi tant d'autres, comme le relève Daniel Lagache en citant Sartre, « *la phénoménologie est hostile à la notion d'inconscient ou la rejette formellement* » (Lagache, 2008). Loin de nous l'idée de réduire l'apport de la psychanalyse au concept d'inconscient, mais nous conviendrons qu'il semble alors difficile d'obtenir un mélange homogène avec ces deux disciplines.

Un constat qui éclaire d'une façon intéressante la déclaration d'André Levy citée précédemment. Considérant la superficie importante couverte par la somme des disciplines sur laquelle repose la psychosociologie, on peut admettre quelques écarts entre les définitions. Si on ajoute à cela des oppositions et des tensions possibles entre certaines régions de cette base, on comprend encore mieux à quel point la vision de la psychosociolo-

gie et du terme « psychosociologue » peut varier suivant les individus. Et nous laisse mieux appréhender les premières tensions possibles entre identité personnelle et collective.

Mais poussons plus loin encore la réflexion. Si nous reprenons un raisonnement en termes de champ, la psychosociologie peut-elle être délimitée d'un large cercle englobant les disciplines citées par Florence Guist-Desprairies ? A priori, non. Comme le pointe Pagès (Pagès, 1996), la psychosociologie, les psychosociologues sont en marge de ces disciplines, pas en leur cœur. Schématiquement, la psychosociologie serait alors dans les interstices entre les disciplines, le vide où se créent les liaisons entre les différents domaines. Cette idée n'étant peut-être pas simple à se représenter, mais importante pour la suite de notre réflexion, les diagrammes 3 et 4 ci-dessous représente graphiquement les deux possibilités.

Dans la première hypothèse, la psychosociologie est délimitée par la zone hachurée, qui recouvre les cinq bases de la psychosociologie, et se définit par elles.

Dans la seconde hypothèse, la psychosociologie se définit par la zone hachurée entre les disciplines, mais sans les inclure. Une vision très schématique bien entendu, mais qui a pour but de bien faire saisir ce qui oppose ces deux visions, même si c'est au prix d'une simplification réductrice.

Développons ce qui nous permet d'affirmer une telle idée. D'une part, la plupart des psychosociologues sont formés à une partie de ces disciplines, mais rarement toutes. Et le niveau de formation n'est que rarement poussé à son extrême. Pour revenir aux psychologues sociaux de cette étude, ils ont ainsi été formés à la psychologie sociale, formation de niveau M2/DESS sanctionnée par un diplôme. Des bases d'autres disciplines telles que la sociologie, la psychanalyse, sont venues enrichir leur parcours universitaire. Mais ils ne peuvent a priori pas véritablement se déclarer formés aux autres disciplines.

Or, si on considère l'éloignement des psychologues sociaux vis-à-vis de leur discipline « mère », la psychologie, on ne peut

que convenir d'une relative errance qui tendrait à confirmer la représentation du second schéma. Pas véritablement rattaché à la psychologie (ou tout du moins s'en détachant partiellement, et s'en voyant parfois refuser l'attachement, dans un double mouvement de prise de distance), mais pas non plus inscrit dans une autre discipline, le psychosociologue se retrouve dans un entre-deux, à la lisière de plusieurs disciplines auxquelles il emprunte, sans véritablement s'y inscrire.

Si on rajoute à cela le souci récurrent chez la plupart des personnes interrogées de ne pas s'enfermer, et de ne pas sombrer dans le *dogmatisme* d'une approche unique, on peut considérer notre proposition comme cohérente, même si critiquable. Car c'est justement cette liberté d'enrichir l'approche théorique et pratique qui semble motiver les professionnels à aller chercher (pour reprendre le contenu des entretiens) du côté de l'économie, de la psychanalyse, de la philosophie, les revues et association de psychologues ne proposant pas comme on l'a vu de contenu perçu comme intéressant. Une liberté que nous avons ressentie comme une aspiration particulièrement forte et revendiquée, un point qu'on ne peut pas interroger ou effleurer sans s'attirer des réactions fortes comme la pré-enquête et l'enquête nous l'ont fait sentir. Une liberté forcément séduisante, sur laquelle nous portons un regard critique mais non péjoratif – nous définissant également nous-mêmes dans cette mouvance. Mais il convient, à la manière de Nietzsche et de son pessimisme vaillant, d'accepter de regarder les mauvais côtés, de plonger en eux pour avoir une vision précise des risques et des travers que peuvent entraîner une telle liberté, pour en ressortir mieux armé par la compréhension.

5.1.2. *Des risques de ne pas bien se délimiter*

Nous nous appuyerons sur Max Pagès et Pierre Gaudriault pour appuyer nos dires. Commençons par le plus évident en rappelant que l'abandon de l'identité de psychologue n'est pas sans dom-

mage. Celle-ci constitue une « *identité claire et forte* » mais pourtant porteuse d'une grande diversité (Pagès, 1996). Cette cohérence, cette identité *plug and play* n'est pas utilisée par les psychologues sociaux pour les raisons que nous avons exposées. Du coup, en se refusant cette enveloppe qui leur permettrait de se délimiter – même sommairement – sur le plan professionnel à peu de frais, ils sont amenés à un douloureux vide lié à l'absence de frontières.

Cette absence de frontières, Pierre Gaudriault en rappelle les dangers dans une communication du syndicat national des psychologues. Empruntant à la psychanalyse, il rappelle à la suite de Didier Anzieu et René Kaës la tendance qu'a un groupe, une collectivité à se ressentir comme un corps, avec des limites. Or, en faisant un bref crochet par la psychopathologie, on sait les risques qu'encourt un organisme à ne pas ressentir clairement ses limites et à se vivre comme sans frontières : le fantasme d'omnipotence guette. Un fantasme dont nous pouvons facilement imaginer les effets, et que nous avons parfois pu observer dans nos relations avec certains psychologues sociaux ou étudiants en psychologie sociale.

En effet, croire qu'être entre deux permet de faire les deux est, la plupart du temps, abusif. L'exemple le plus simple et le plus facilement identifiable est le psychosociologue perçu comme à la fois *psychologue* et *sociologue*. La confusion est réalisée lorsque *articulation* se confond avec *addition*. Comme le pointait une des interviewées, le psychologue social ne peut pas travailler partout, il ne faut pas confondre et considérer que cette diversité des approches et des ancrages théoriques implique une absence de limites, et une possibilité d'agir dans tous les domaines, dans toutes les structures, pour toutes les problématiques. Le psychosociologue peut se permettre une *lecture clinique du social*, mais en aucun cas une double lecture d'abord psychologique puis sociologique d'une situation avant d'additionner les deux.

Une porosité que nous avons-nous même observée avec agacement parfois, mais qui malgré tout n'est pas sans étonner.

Comment l'expliquer ? Lagache, dans son essai militant pour une unité de la psychologie, pointe que « *Toutes les disciplines psychologiques trouvent leur place en psychologie, de la psychologie physiologique à la psychologie sociale.* » (Lagache, 2008). La psychologie sociale est ici présentée comme une frontière, une des deux bornes de l'intervalle délimitant la psychologie. En poussant le raisonnement plus loin, et en restant dans les mathématiques, on sait que les intervalles sont soit ouverts, soit fermés. Si on devait être amené à formuler ça, nous obtiendrions dans le cas de bornes ouvertes l'intervalle suivant :

[psychologie physiologique; psychologie sociale[

Et dans le cas de bornes fermées, l'intervalle :

[psychologie physiologique; psychologie sociale]

Dans le premier cas, la psychologie sociale est exclue de l'intervalle, c'est-à-dire que les disciplines psychologiques vont de la psychologie physiologique à la psychologie sociale, mais que ces deux disciplines en sont exclues. Dans le second, la psychologie va de l'une à l'autre, mais cette fois-ci les deux sont comprises dans l'intervalle.

Il n'est pas dans notre idée de résumer notre pensée par une formule mathématique, mais bien de pointer combien la notion de borne, de frontière, de limite peut-être ambiguë. Une ambiguïté connue des mathématiques, qui depuis longtemps a proposé un système pour clairement dissiper le doute sur ces questions.

Toujours est-il que, quelque soit l'angle d'approche, il nous semble que la question des limites et des frontières se pose. Où commence mon ancrage, où se termine-t-il ? Suis-je ou ne suis-je pas dans la psychologie ? Puis-je ou ne puis-je pas faire telle ou telle activité ? Des questions importantes, qui animent semble-t-il les psychologues sociaux interrogés, qui ont chacun à leur façon répondu à ces questions en se demandant comment ils se définissaient, où ils souhaitaient travailler...

5.1.3. *Fonder son identité professionnelle sur une reconnaissance difficile ?*

Nous l'avons vu, ce vide, ce flou n'est pas sans avantages mais aussi pas sans dangers. Néanmoins, il nous semble important de réfléchir pour finir sur combien il est nécessaire pour la formation d'un groupe de se différencier des autres. En effet, nous pensons pouvoir considérer les psychologues sociaux comme un groupe, et employer les théories décrivant la formation et la cohésion du groupe pour mieux comprendre l'intérêt d'une telle logique de fonctionnement.

Un groupe se fonde (entre autre) sur l'opposition à d'autres groupes. L'existence de groupes défendant des intérêts différents voire opposés est nécessaire. Nous pensons que c'est le cas avec d'une part certains commanditaires qui, nous l'avons expliqué, réclament l'atteinte d'objectifs en contradiction avec les convictions des psychologues sociaux. Mais aussi avec les représentations des psychologues dits cliniciens, qui mésestiment et ne reconnaissent pas toujours les dimensions groupales et organisationnelles du travail du psychologue. Des difficultés et des conflits qui entretiennent la cohésion du groupe. Cohésion qui en revanche est sûrement interrogée par les différences importantes qu'on observe entre les psychologues sociaux, différences poussées à leur paroxysme nous semble t'il avec la psychosociologie. Identité personnelle et identité collective ne doivent pas être confondue, et la présence de professionnels aux identités professionnelles personnelles si divers nous paraît un signe incontestable de bonne santé du groupe, et limite le glissement vers une identification massive aux meneurs du groupe dans un élan dogmatique mortifère.

Mais un minimum de points communs et de similitude est nécessaire pour se vivre et exister en tant que groupe. En étant provocant, est-il possible que ce qui lie les psychosociologues, c'est cette volonté de rester libre de lien ? Une telle construction est-elle viable ? C'est là où s'arrête selon nous cette étude, qui ne saurait apporter d'éléments nouveaux sans être prolongée par de nouvelles enquêtes.

• Conclusion

Comment conclure un travail qui ne demande qu'à être enrichi ? En considérant cet article comme un jalon, une première borne, il semble possible de rappeler les conclusions de cette réflexion, la façon dont elles ouvrent un horizon de possibles, sans pour autant donner l'impression d'achever ce qui n'est qu'un début.

Nous avons mis en évidence le fait chez les psychologues sociaux que derrière une très classique façon de se présenter basée sur la fonction occupée se cachait des questions identitaires fortes. Tension entre les valeurs et les tâches demandées, entre l'éthique et les logiques actionnariales, par la volonté d'être reconnu comme disposant de compétences et de méthodes spécifiques, les conflits sont nombreux, parfois vécu et surmonté aisément, parfois menant à des tensions insupportables entraînant la fuite pure et simple.

Derrière ces tensions se révèle un positionnement professionnel parfois difficile à assumer, la psychologie sociale étant victime de l'ombre de la psychologie psychopathologique dont elle ne sait comment se démarquer sans pour autant se nier et se déliter dans un espace sans frontières. Le cas de la psychosociologie, identité volontiers revêtue par de nombreux professionnels interrogés, même si son acceptation est très diverse suivant les personnes, apporte un éclairage plus puissant sur les enjeux d'une telle définition, et sur les risques encourus à ne pas se définir correctement.

Notre regret est de ne pas avoir pu étudier la question de l'âge et de l'expérience, qui transparaît dans les entretiens, sans être véritablement exploitable. Visiblement, la formation universitaire teinte de façon très particulière les futurs professionnels de la psychologie sociale, une teinte différente de celle des psychologues sociaux « aguerris ». Formation en décalage avec une réalité toujours plus changeante et nuancée, querelles de chapelles entre approches, clivage entre psychologie expérimentale et psychologie clinique ? 60 ans après le manifeste pour une *unité de la psychologie* de Daniel Lagache, la question reste encore d'actualité.

Bibliographie

- Abric, J.C., *Pratiques sociales et représentations*. PUF, Paris 1994.
- Barus-Michel, J., Enriquez E., Levy A. (sous la dir. de), *Vocabulaire de la psychosociologie*, Première éd., Ramonville Saint-Agne, Erès 2004.
- Bineau, J., “Le psychosociologue et ses valeurs face à la décision”, in *Nouvelle revue de psychosociologie*, 3, 2007.
- Bonardi C., Roussiau N., *Les représentations sociales*, Dunod, Paris 1999.
- Boutinet J-P., *Anthropologie du projet*. PUF, Paris 1990.
- Castro D., Santiago M., “Évolution des représentations et construction identitaire du métier de psychologue. Résultats de l’enquête nationale”, in *Le journal des psychologues*, n. 233, déc. 2005. pp. 15-18.
- Castro D., Shankland R., Paye M., “Les psychologues vus par ceux qui commanditent leurs prestations”, in *Le journal des psychologues*, n. 194, 2002. p. 7-11.
- Esparbès-Pistre S., Tap P., “Identité, projet et adaptation à l’âge adulte”, in *Carrièreologie*, vol. 8, 1, p. 133-145, 2001.
- Fustier P., *Le lien d’accompagnement. Entre don et contrat social*, Dunod, Paris 2000.
- Gaulejac V., *Qui est je ?* Ed. du Seuil, Paris 2009.
- Gaulejac V., *La société malade de la gestion*. Ed. du Seuil, Paris 2009, I éd. 2005.
- Gosling P. (a cura di), *Psychologie sociale, approches du sujet social et des relations interpersonnelles*. Tome 2. Ed. Bréal, Paris 1996.
- Gaudriault P., “Quelle identité pour les psychologues ?” in Tap P. (a cura di), *Identités collectives et changements sociaux*. Ed. Privat, 1986.
- Jodelet D. (a cura di), *Les représentations sociales*, PUF, Paris 1989.
- Lagache D., *L’unité de la psychologie*. PUF, Paris 2008, I éd. 1949.
- Maisonneuve, J., “Tribulations de la psychologie sociale en France”, in *Connexions*, 68, 1996. pp. 19-27.
- Moscovici S., *Psychologie sociale des relations à autrui*. Ed. Armand Colin, Paris 2005.
- Moscovici S., *La psychanalyse, son image, son public*. PUF, Paris 1961.
- Pagès M., Van den Hove D., *Le travail d’exister*. Ed. Desclée de Brouwer, 1996.
- Tap P., Esparbès S., Sordes-Ader F., “Identité et stratégies de personnalisation” in *Bulletin de psychologie*, 428, L, p. 185-196, 1998.
- Tap P., “How individual and collective identities are constructed”, in Hunout, P. *Immigration and cultural identity in the economically advanced countries, the case of Germany and France*, 2001.